

Gallois, Pierre M. (1990) *Géopolitique. Les voies de la puissance*. Paris, Plon, 474 p. (ISBN 2-259-02394-0)

Georges Labrecque

Volume 37, numéro 100, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022336ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022336ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

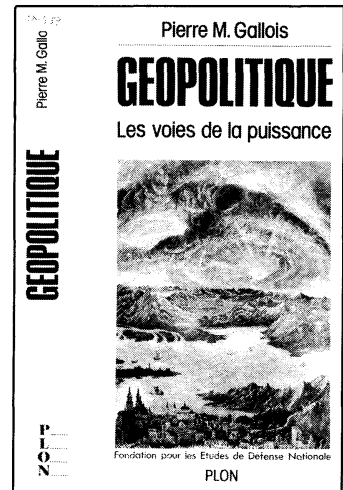
Labrecque, G. (1993). Compte rendu de [Gallois, Pierre M. (1990) *Géopolitique. Les voies de la puissance*. Paris, Plon, 474 p. (ISBN 2-259-02394-0)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 37(100), 147–149. <https://doi.org/10.7202/022336ar>

géographie. Ainsi à l'entrée géographie urbaine (*urban geography*), on trouve chez Small et Witherick un habile résumé historique, alors que chez Mayhew et Penny cette branche essentielle de la discipline est définie en trois lignes. Malgré quelques exceptions — par exemple, métayage (*share cropping*) —, les termes propres à la géographie humaine apparaissent mieux définis dans le dictionnaire de Small et Witherick.

Mais dans le dictionnaire de poche de Mayhew et Penny, plus riche, plus fourni, on trouve de nombreuses entrées, tout particulièrement dans les domaines relevant plus spécifiquement de la géographie physique, qui n'ont aucun équivalent dans l'autre dictionnaire. C'est le cas notamment des volcans, des lagon... et des aurores boréales! Bref, comme dans bien des cas, s'agissant de dictionnaires, mieux vaut pouvoir en consulter deux, voire plusieurs plutôt qu'un seul.

Rodolphe De Koninck
Département de géographie
Université Laval

GALLOIS, Pierre-M. (1990) *Géopolitique. Les voies de la puissance*. Paris, Plon, 474 p. (ISBN 2-259-02394-0)



Coup de foudre, dès le premier regard: sur la page couverture, la reproduction d'un lumineux tableau d'Altdorfer, *La bataille d'Alexandre*, semble éclairer la signification du titre de l'ouvrage et, plus précisément, du sous-titre, *Les voies de la puissance*. Choix de l'éditeur, sans doute, qui témoigne, en France, d'un nouvel engouement pour la discipline, objet de colloques, de revues comme *Hérodote* et *Géopolitique*, d'émissions de télévision comme *Géopolis*. Si la *Geopolitik* est morte avec l'effondrement du III^e Reich, «la géopolitique, maintenant adolescente, est née de l'opposition de la société libérale et de la société à économie planifiée» (p. 13).

L'auteur reprend la définition déjà proposée lors d'un cours à l'École supérieure de guerre navale: «la géopolitique est l'étude des relations qui existent entre la

conduite d'une politique de puissance portée sur le plan international et le cadre géographique dans lequel elle s'exerce» (p. 37). Définition somme toute plutôt banale, annonçant des considérations de nature géostratégique, qui sont, du reste, admirablement expliquées, notamment dans les chapitres intitulés *Phase technique et scientifique* et *Armes nouvelles et géopolitique*. Mais l'ouvrage du général Gallois est beaucoup plus que cela: «À vrai dire, c'est du destin de l'humanité que ce livre se préoccupe» (p. 12), observe René-Jean Dupuy dans sa préface. Est-ce un signe des temps que celle-ci soit signée par l'un des juristes français les plus réputés, en particulier dans le domaine du droit international de la mer — dont l'application des nouvelles dispositions a des implications géopolitiques qui crèvent les yeux (chapitre consacré à *La Terre et la Mer: oppositions et complémentarités*)? La force serait-elle disposée à se mettre au service du droit, entendu non plus comme un ensemble de règles convenues entre quelques puissances coloniales, mais bien comme celui qui sanctionnerait une «obligation de penser l'avenir en termes d'action collective, générale» (p. 21). Comment peut-il en être autrement, à moins de renoncer à l'optimisme? Dans un chapitre intitulé *Ni fronts ni frontières* — allusion évidente à l'ouvrage magistral de Michel Foucher —, l'auteur se demande, à propos de l'Europe des Douze: «Si Ratzel vivait encore, verrait-il dans cet essai d'unification politique d'une portion du continent la démonstration de ses thèses: les vieux États déclinent et meurent? À moins que, relevant d'une autre souveraineté, sous une identité différente, ils ne rentrent, un jour lointain, dans l'Histoire» (p. 71).

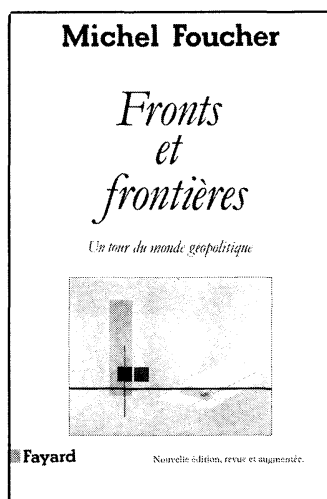
La pensée du général Gallois, habitée par une propension marquée pour la prospective, procède par ailleurs d'une connaissance encyclopédique de l'histoire, notamment la plus récente — celle-là même qui s'est écrite, de 1939 à 1945, dans le feu et le sang. Des 17 chapitres qui constituent le livre, 4 portent sur l'Allemagne. Il faut lire celui qui s'intitule étrangement *Géopolitique métaphysique*. «Alors qu'il était divisé, son espace territorial politiquement émietté, lui-même sorti de l'Histoire, le peuple allemand a été encensé par ses hommes de lettres comme nul autre peuple ne le fut auparavant. Et selon toute probabilité, comme aucun ne le sera plus. La pensée, l'éthique, la langue et, déjà, encore que confusément, la race furent magnifiées par l'hyperbole» (p. 161). Et l'auteur de passer en revue les contributions de Herder, Schlegel, Novalis, Kleist, Jahn, Fichte, Hegel, Bruck, Bülow, Rosenberg, List et même l'Anglais Houston Chamberlain qui avait épousé une Allemande et l'Allemagne. Faut-il insister? «Il n'existe pas dans l'Histoire un autre exemple d'une telle campagne répétant obstinément, inlassablement, pendant aussi longtemps, les mêmes thèmes afin que le Verbe fasse un État et que cet État domine l'Europe et puisse s'étendre loin à la périphérie» (p. 180). Et puis cet autre chapitre, *Eugénisme, déviation raciale*: «Il restait à pétrir la masse, comme l'écrivit Vermeil, à faire tourner les usines d'armement, à créer "l'univers concentrationnaire" et à lancer les Panzer sur les plaines d'Europe» (p. 244).

Voilà pour l'histoire. La nouvelle approche en géopolitique doit intégrer des facteurs aussi divers que les problèmes environnementaux, l'épuisement des ressources, la surpopulation, les conséquences d'une innovation technologique accélérée, les transformations de l'économie et la généralisation de l'information. Cette nécessité est fort bien démontrée dans le chapitre intitulé *Essai de géopolitique prospective*. L'indissociable relation homme/nature a changé à travers les âges, pour se

trouver maintenant inversée: si longtemps dépendante de son environnement physique, l'humanité a su l'exploiter, croyant même pouvoir le dominer, mais l'épuisant plus souvent qu'autrement. Or, comment pouvoir espérer continuer d'y vivre sans accepter de le gérer globalement et dans le partage? Plutôt qu'une géopolitique de la paix, l'ouvrage du général Gallois nous offre, sans alarmisme, une géopolitique de la survie. Décidément, le sous-titre est trompeur.

Georges Labrecque
Département de géographie
Université Laval

FOUCHER, Michel (1991) *Fronts et frontières. Un tour du monde géopolitique*. Paris, Fayard, 2^e édition, 691 p. (ISBN 2-213-02633-5)



La première édition de *Fronts et frontières*, parue en 1988, fut un succès de librairie malgré le sujet «anachronique» — auraient pu croire certains —, à une époque où l'ordre politique de Yalta paraissait avoir figé dans la guerre froide le tracé des frontières internationales, et alors que la constitution de grands blocs économiques (notamment la CEE) avait pour effet de supprimer les barrières. Or, voilà 1989 et l'histoire qui s'accélère: le démantèlement du mur de Berlin, cette «frontière indigne», de même que l'effacement des frontières internes de l'Afrique du Sud avec l'abolition promise de l'apartheid; la réunification du Yémen, débarrassé de sa dichotomie idéologique; mais aussi le viol de la frontière Iraq/Koweït et la dislocation des fédérations d'URSS et de Yougoslavie.

Ces événements, à eux seuls, allaient donner à Michel Foucher une occasion privilégiée de présenter une deuxième édition, revue et augmentée, en faisant une fois de plus la démonstration que l'étude des relations internationales (plus spécifiquement l'intelligence des crises et le repérage des tendances lourdes) invitent à «penser géographiquement, aux échelles pertinentes, les fragments localisés d'un monde interdépendant. Les frontières sont les lieux privilégiés de ces interactions» (p. 10). L'auteur précise par ailleurs qu'elles sont «des constructions